

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

V

Pourquoi Rodolphe Mortagne faisait bonne mine au fils de l'avocat.

Un jeune homme d'environ vingt-quatre ans était assis, près du feu, dans la salle à manger, tout en bois de chêne, de la tour de Mortagne.

Son extérieur est frappant, mais certes, ce n'est pas à son avantage.

Une figure longue, un corps grand et habillé avec toute l'excentricité que peut se permettre l'argent quand celui qui le dépense a mauvais goût; une petite tête, dont le front fuyant était surmonté par une touffe de cheveux rouges et qui sentait l'huile de macassar; une lèvre supérieure démesurément grosse, convertie par une moustache mal fournie, et au-dessus de laquelle s'élevait un nez proéminent; de petits yeux et une mâchoire avancée, tel est le portrait que nous pouvons en donner au lecteur.

Comme si la nature avait voulu mettre le sceau au grotesque de ce personnage, elle lui avait donné les pieds et les mains d'une largeur incroyable. Ses doigts étaient chargés de bagues, signe certain de sa basse extraction, et ses bottes auraient pu servir de berceau à un enfant.

Lorsque Mortagne entra, il avait le bout de son pied appuyé contre la cheminée. En attendant ouvrir la porte, il l'ôta vivement, et, en se levant, il chercha vainement à cacher sa confusion.

Pour mieux le dissimuler, il eut recours au moyen qu'emploient ordinairement ses pareils: il prit un air de familiarité vulgaire.

— Mieux vaut tard que jamais, mon cher Rodolphe, dit-il. Voilà deux heures que je suis là à vous attendre... J'ai la somme dont vous avez besoin, ajouta-t-il. Mais je vous affirme que ça été une rude besogne que de l'arracher à mon père: je veux dire, sans lui expliquer ce que j'en voulais faire!

— Vous ne lui avez pas dit toujours? demanda Mortagne, avec vivacité.

— Certainement non! honneur oblige, entre amis, vous savez!

Rodolphe fronça les sourcils, mais ne répliqua pas.

— Si j'avais dit à mon père, continua Landri, car ce n'était rien moins que le fils et l'héritier du vieil avocat Mouton, si je lui avais dit que cet argent devait nous servir à trouver une personne qui, tout en dormant, nous ferait déterrer un trésor, il nous aurait regardé l'un et l'autre comme deux fous, et il m'aurait fermé sa bourse.

— Cependant, vous avez confiance en moi, vous?

Landri fit une grimace et répondit:

— C'est-à-dire, comme cela. Il n'y a que deux personnes en qui j'ai grande confiance: en moi et en mon père. C'est un malin que mon père. Mais je risque cet argent sur une spéculation.

— Ce n'est pas une spéculation, je vous assure.

— Parfaitement! vous assurez une chose, et le résultat en prouvera une autre.

Mortagne frappa du pied avec impatience; mais son compagnon ne s'aperçut pas ou feignit de ne pas s'apercevoir du déplaisir que lui causaient ses paroles.

Il continua.

— C'est une affaire entre nous. Vous vous rappelez quand et comment nous nous rencontrâmes, un jour, à Paris, dans une maison où nous tentions tous les deux la fortune du jeu. Vous vous êtes attaché à moi, non pas à cause de moi, mais parce que vous saviez que mon père est riche. Vous m'avez introduit dans le beau monde, parmi les crêves, comme nous disons. Vous m'auriez vite lâché si... Enfin...

Mortagne considéra la créature moitié renard et moitié hyène qu'il avait devant lui, et certainement les sentiments qu'on lisait dans ses yeux étaient tout autres que ceux de l'amitié. Pourtant, quand il parla, sa voix avait ce ton doux et musical qui fascinait comme le serpent fascine la proie qu'il veut dévorer.

— Je ne mets en doute, dit-il, ni la finesse ni la perspicacité de monsieur Landri, fils d'un avocat célèbre. S'il en était ainsi,

je ne me serais pas associé à lui dans une affaire aussi importante. Je vous ai dit que j'étais arrivé à être maître d'une science qui nous rendra riches, énormément riches.

Les yeux de Landri brillèrent de convoitise.

— Avec cette science, continua Mortagne, j'irai chercher jusqu'au sein de la terre les secrets qu'elle renferme, et j'y déterrerai les trésors qui y sont enfouis. Pour cela, j'avais besoin de deux choses. D'abord, d'une certaine somme d'argent, non pas pour trouver ces richesses, mais pour me procurer les moyens de les extraire instantanément. Ensuite, il me fallait un associé aussi intelligent qu'il serait peu scrupuleux, un agent qui à l'appât du gain, ne se laisserait pas troubler par des scrupules de conscience.

— Eh bien?

— Tout cela, je l'ai trouvé chez vous.

— Vous êtes poli.

— Je suis franc; et, ajouta Mortagne, en ricanant, il est inutile de se faire des compliments entre amis!

Il se tut, un moment, puis demanda brusquement:

— Avez-vous apporté l'argent?

— Je l'ai.

— Et un navire?

— J'en ai loué un. *Le Faucon*, commandant Grabuge.

— Un homme sûr?

— Landri pinça les lèvres et répondit:

— Pour ceux qui l'emploient, oui; mais pour tous les autres, il ne fait pas mentir son nom.

— C'est l'homme qu'il nous faut. Maintenant, où est l'argent?

— Où sont les garanties?

— Voici. Et Mortagne avança quelques papiers, qu'il prit dans un coffre.

Le fils de l'avocat les examina tous soigneusement, les uns après les autres.

Satisfait du résultat, il tira de son portefeuille une liasse de billets de banque et les tendit à Rodolphe en disant:

— Mais et l'autre agent? celui qui découvrira toutes ces belles choses?

— Je l'ai trouvée.

— Quoi! une femme!

— Une fille de paysan. J'ai l'intention de la mettre à l'épreuve, demain. Si elle est ce que je la crois, il n'y a pas à en douter de notre succès.

Le visage de Landri exprima, tout à la fois, le doute et l'avarice.

— Est-ce qu'il y a, dans les environs, des trésors, quelques trésors cachés que vous sachiez? demanda-t-il.

Rodolphe sourit.

— Nous sommes associés dans cette affaire, répondit-il. Je vous ai engagé ma parole. Vous pouvez en faire peu de cas, si vous voulez, mais pour moi, elle est sacrée. Pour le moment, mon devoir est de recueillir toutes les informations, et non de les disséminer.

Il se mit à compter les billets sans plus s'inquiéter de Landri. Ce dernier qui l'examinait, en suivant ses mouvements s'écria d'un ton de dépit:

— Oh! le compte y est, vous pouvez en être sûr. Je ne me les serais pas procurés si aisément, ajouta-t-il, si mon père n'avait eu d'autres affaires en main qui lui donnent trop de tracas pour qu'il ait le temps de regarder les miennes de près.

— Vraiment! dit Mortagne, en continuant de compter.

— De drôles d'affaires, encore, hé! hé! hé! Je crois que mon père est amoureux!

— Amoureux! Ephraïm Mouton amoureux! Vous excuserez si cette idée me fait rire.

— Riez tant que vous voudrez! cela ne m'offense pas. Mais c'est positif, je vous assure. Une jeune dame et d'une beauté! Mon père ne fait pas autre chose, depuis trois mois, que de prendre des renseignements sur elle.

— Est-elle de ce pays? demanda Mortagne, d'un air dégagé.

— De ce pays! hé! hé! on peut bien le dire. C'est la mer qui l'a jetée sur la plage, tout comme une perle.

Rodolphe Mortagne releva vivement la tête.

Landri vit ce mouvement, mais il se méprit sur la cause qui l'occasionnait.

(A continuer.)